

LA VÉRITÉ

Organe du Parti Ouvrier Internationaliste (IV^e Internationale)

LA GUERRE QUI PAIE. — Voici, en milliards de Reichsmarks, les capitaux investis en Allemagne au cours des dernières années :

1938	1939	1940	1941
10,9	19,2	31,3	42,5

On le voit la guerre correspond à un essor prodigieux du capitalisme allemand. Il faut ajouter à ces chiffres ceux des capitaux investis dans tous les pays conquis, comme la France, ou soumis d'une façon plus ou moins totale, comme la Hongrie ou la Finlande.

AVEC LÉNINE, LIEBKNECHT, LUXEMBOURG, SOUS LE DRAPÉAU DE LA IV^e INTERNATIONALE

Chaque année, à la fin de janvier, le prolétariat révolutionnaire rend hommage à la mémoire de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg, assassinés par la réaction, le 16 Janvier 1919, en même temps qu'à celle de Lénine, mort prématurément le 22 Janvier 1924, pour s'être dépensé sans compter au service de la révolution. Le Russe Lénine, l'Allemand Liebknecht et la Polonaise Rosa Luxemburg sont ainsi associés dans un même hommage : leurs noms unis deviennent le symbole d'une foi révolutionnaire inébranlable, d'un internationalisme sans défaillance. En ces temps où la révolution mûrissante se trouve sans chefs et sans direction, il n'est pas de tâche plus urgente pour l'avant-garde révolutionnaire d'étudier de façon approfondie l'exemple et l'œuvre des 3 L. Nous ne pouvons, en quelques lignes, prétendre ici accomplir cette tâche ; nous voulons seulement mettre en relief les enseignements les plus actuels que nous ont légués les trois grands révolutionnaires.

De Liebknecht la vie tout entière est consacrée à la lutte contre le militarisme et contre la guerre impérialiste. Sa vie est une épopée magnifique au service de la classe ouvrière : le Liebknecht qui, seul sur 110, est resté fidèle à la tradition et à l'esprit du socialisme, et seul sur 110 vote contre les crédits militaires ; le Liebknecht distribuant seul des tracts pour le 1^{er} Mai Rouge de 1916 ; le Liebknecht mobilisé, emprisonné ; le Liebknecht de l'impérissable formule : « L'ennemi principal de chaque prolétariat est dans son propre pays, c'est sa propre bourgeoisie. » Le guide intrépide de la révolution allemande, celui qui, sous les coups de la répression, quelques heures avant d'être assassiné, affirmait que la révolution était invincible, et que Spartakus l'emporterait finalement, malgré tout ; cet admirable militant, en dépit de ses faiblesses théoriques, de ses erreurs tactiques, reste l'exemple le plus exaltant de courage irréductible, d'enthousiasme ardent, de confiance inébranlable dans la classe ouvrière, malgré toutes les trahisons, les mesquineries, malgré toutes les déautes. C'est son exemple que l'on doit avoir constamment à l'esprit, aussi bien les jeunes combattants que les vieux militants dont parfois l'action s'endort dans la routine et le scepticisme. Qu'ils se souviennent de ses paroles :

« Nous nous unissons avec le massacre impie ; mettons un terme à l'entre-assassinement des peuples ! A bas les responsables et les profiteurs de la guerre ! Nos ennemis, travailleurs allemands, ce ne sont pas les peuples français, russes ou anglais. Nos ennemis, ce sont les hobereaux allemands, les capitalistes allemands et ceux qui gouvernent en leur nom. Debout contre ces ennemis de notre liberté ! Debout pour l'avenir de la classe ouvrière, de l'humanité et de la civilisation ! » (*Tract pour le 1^{er} Mai 1916*).

Et de celles-ci encore, extraites d'une déclaration au Conseil de guerre, en date du 8 Mai :

« Le socialiste internationaliste adopte exactement la même attitude d'opposition révolutionnaire en face des gouvernements capitalistes étrangers qu'en face du sien propre. La formule qui résume une puissance n'est pas "prêter assistance à une puissance ennemie", mais "mener une action internationale, une action commune avec les forces socialistes des autres pays pour nuire en même temps à toutes les puissances impérialistes".

« Le combat, au nom du prolétariat international, contre le capitalisme international. Mais il le suit là où il le trouve et où il peut lui porter un coup efficace, c'est-à-dire dans son propre pays. C'est dans son propre pays qu'il combat, au nom du prolétariat international, son propre gouvernement, ses propres dirigeants, en tant que représentants du capitalisme international. »

« Ces lignes de Liebknecht définissent admirablement la stratégie du prolétariat révolutionnaire dans la guerre impérialiste, les lignes suivantes, écrites par Rosa Luxemburg en décembre 1915, caractérisent bien son but et ses méthodes :

« L'impérialisme, en tant que stade suprême de la domination internationale du capital, est l'ennemi mortel commun au prolétariat de tous les pays. Aussi la lutte contre l'impérialisme est-elle pour le prolétariat international également la lutte pour le pouvoir, le combat décisif entre le socialisme et le capitalisme. »

« Le seul moyen de défendre les libertés nationales véritable c'est aujourd'hui la lutte de classes internationale contre l'impérialisme. La patrie du prolétariat pour la défense de laquelle ils doivent tout sacrifier, c'est l'Internationale Socialiste. »

Mais voici un enseignement plus actuel encore. Il est emprunté à une brochure de Rosa Luxemburg (*Et Maintenant ?*) écrite en Avril 1935, consacrée à la guerre russo-japonaise et à l'attitude que doit prendre le prolétariat révolutionnaire en face d'elle. Deux tactiques s'opposent alors dans le mouvement socialiste polonais, l'une, celle de Daszynski et Pilsudski, préconisait le terrorisme et l'action militaire en commun avec le Japon (Pilsudski se rendit alors à Tokio pour y signer un traité d'alliance avec le Japon, précédant ainsi Fernand Grenier et lui montrant que sa voie aboutit dans le camp de la réaction) ; l'autre, celle de Rosa Luxemburg et de Léo Loguich, qui préconisait l'action de classe patiente et systématique.

Il y a deux voies pour accélérer la révolution et désorganiser

ser le gouvernement, écrivait Rosa. L'une passe par la guerre, par la lutte des Tchongouses de Mandchourie, par la famine, les mauvaises récoltes, la perte de tout crédit dans les Bourses européennes. C'est là des facteurs qui sont indépendants de l'action des masses populaires. Lorsque des individus isolés lancent des bombes, c'est dans cette voie qu'ils agissent. En réalité, une bombe représente à peu près le même danger pour le gouvernement qu'un moustique. Seuls des gens incapables de penser peuvent croire que des actes terroristes peuvent faire davantage qu'un effet momentané. »

« L'autre voie c'est l'entrée en lutte des masses ; grève générale, grèves partielles, paralysie par celles-ci de l'industrie, du commerce et des transports, soulèvements insurrectionnels, arrêt des trains par des grévistes. Seule la désorganisation à laquelle on atteint par des actions de masse constitue un danger pour l'absolutisme. Car non seulement elles désorganisent l'ordre existant, mais en même temps elles organisent les forces politiques qui, en définitive, renverseront l'absolutisme et créeront un ordre nouveau. »

Ainsi la tâche c'est, au travers de cette lutte, d'édifier les organismes du nouveau pouvoir, du pouvoir prolétarien. « qu'ils doivent être, Rosa Luxemburg l'a lumineusement défini lorsque tirant les leçons des expériences de 1915 et de 1917 en Russie, de l'expérience de la révolution de Novembre en Allemagne, elle écrit en Décembre 1918 :

« Du sommet de l'état jusqu'à la plus petite commune, les masses prolétariennes doivent remplacer les organes traditionnels de la domination de classe de la bourgeoisie, parlements, conseils provinciaux et municipaux, par leurs propres organes de classes, les comités d'ouvriers et de soldats, occuper tous les postes de l'état, contrôler tous les fonctionnaires, organiser les rouages de l'état en fonction de leur intérêt de classe et des buts socialistes. »

« C'est seulement par un échange constant d'expériences et d'initiative entre les masses populaires et leurs organes, les comités d'ouvriers et de soldats, que l'activité des masses peut arriver à pénétrer l'état d'un esprit socialiste. Les masses prolétariennes doivent apprendre à ne plus être des machines inertes, utilisées par le capitaliste à la production de la plus-value, et à diriger par leur propre volonté et initiative conscientes la marche de la société. Elles doivent acquérir le sentiment de leurs responsabilités en tant que membres actifs d'une classe qui est la seule possédant légitime des richesses de la société. »

L'admirable révolutionnaire exposait ainsi une idée fondamentale que tant d'années de faux socialisme ont depuis obscurci et qu'il convient avec elle de remettre en valeur : c'est que non seulement la prise du pouvoir doit être le fait des masses, mais encore que la démocratie prolétarienne est, après la prise du pouvoir, la condition fondamentale de la réalisation du socialisme.

Sur tous ces points fondamentaux, l'accord est total entre Liebknecht, Luxemburg et Lénine. Aussi nous apparaît-il moins utile de citer quelques phrases de Lénine sur les mêmes sujets que de résumer ses opinions essentielles sur l'avenir de l'Union Soviétique et sur la politique qu'elle devait suivre. D'abord, cette citation entre mille, extraite d'un discours prononcé en Mars 1918, au VII^e Congrès du Parti Communiste :

« Notre salut, je le répète, est dans la révolution européenne... et si vous dites que l'hydrogène de la révolution se dissimule en chaque grève et que ce n'est point socialiste qui ne le comprend pas, c'est vrai. Oui, la révolution socialiste se dissimule en chaque grève. Mais chaque grève n'est pas automatiquement un pas vers la révolution : pour qu'elle le soit, il faut que les ouvriers soient conscients du but révolutionnaire et aient recours à des méthodes révolutionnaires de classe. La vérité absolue, c'est que sans la révolution en Allemagne, nous périrons. »

Certes cela ne signifiait pas pour Lénine qu'il fallait attendre sans lutter ; il était au contraire, pour tenir, partisan d'accepter les armes que proposait l'impérialisme français ou américain. Mais voyez comme il posait alors le problème :

« Je suis partisan, déclarait-il le 22 Février 1918, que nous acceptions les pommes de terre et les armes que peuvent nous offrir les brigands impérialistes anglo-français. »

Et le C.C. du Parti bolchevik, sur sa proposition et celle de Trotsky, adoptait la résolution suivante :

« En tant que parti du prolétariat socialiste au pouvoir et actuellement en guerre avec l'Allemagne, nous utilisons, par le canal des organes d'état, tous les moyens pour équiper au mieux notre armée révolutionnaire et pour lui procurer le nécessaire là où cela est possible, c'est-à-dire aussi chez les gouvernements capitalistes. Dans le même temps, le Parti bolchevik maintient l'indépendance complète de sa politique extérieure, ne prend aucun engagement vis-à-vis des gouvernements capitalistes et considère, dans chaque cas particulier, leurs propositions sous l'angle de l'utilité. »

Ainsi Lénine n'admettait pas la moindre concession politique aux brigands de l'impérialisme, qu'il continuait à dénoncer. Staline a bien changé cela, lui qui a non seulement multiplié les concessions économiques, non seulement adhéré à la Charte de

NOUS SOMMES DES DÉPORTÉS !

ont inscrit sur les wagons qui les emmenaient en Allemagne les ouvriers de Lille. Voilà la vraie réponse à deux ans et demi de terreur, de répression et de propagande par la presse, la radio et le cinéma. Et ils ont encore lancé les mots d'ordre : "A bas Hitler !", "A bas Laval !" et "Nous ferons la révolution là-bas !".

Nous pourrions reprendre point par point les discours de Laval du 20 Octobre et la fameuse affiche "La Vérité, c'est que..." et montrer quelles réponses la classe ouvrière a su donner à ces campagnes de mensonges éhontés.

Nous avons relaté la résistance unanime par la grève aux mesures de réquisition dans les usines. On n'a peut-être pas assez mis en lumière la signification des départs, pendant les deux premiers mois de la soi-disant relève, qui se sont faits le poing levé et au chant de *L'Internationale*.

Ils peuvent nous déporter, sans droit et sans garantie, comme des malfaiteurs. Nous ne sommes pourtant pas des vaincus, car la haine a encore grandi contre le fascisme, contre la guerre et contre les exploités de la France qui nous livrent à la machine de guerre nazie. En janvier, c'est encore près de 200.000 travailleurs qui devaient être expédiés — 200.000 déportés — 200.000 ennemis des nazis de plus en Allemagne.

Que restent-il des mensonges et des promesses ?

— Les salaires en Allemagne sont de 10 à 16 fr. de l'heure. Ils ne permettent pas de manger à sa faim.

— 99% des ouvriers en Allemagne ne peuvent envoyer d'argent à leur famille, mais réclament des colis de vivres et de vêtements.

— La journée de travail est de 11 à 16 heures (en fait de loisirs...).

— Les conditions de logement et de nourriture sont, dans la plupart des cas, déplorables.

— Le 1/2 salaire n'est payé ici qu'avec bien des difficultés et des retards et sur la pression constante des familles et des femmes, les patrons n'étant même pas assurés du remboursement par l'Etat.

VOILA LA VÉRITÉ !

Que sans la défaite de l'Allemagne nazie on ne saurait imaginer qu'on puisse vivre en Europe.

Que tous les peuples d'Europe souhaitent passionnément cette défaite de l'Allemagne et la victoire de l'U.R.S.S.

Et que l'action de classe organisée, la fraternisation révolutionnaire avec les travailleurs allemands, la constitution partout d'un front des ouvriers peut seul en finir avec le pouvoir du capitalisme criminel.

VOILA LA VÉRITÉ !

l'Atlantique, mais encore rangé ses troupes sous le drapeau de Roosevelt, Churchill et de Gaulle, au moment même où toute la politique de l'impérialisme américain vise à barrer la route à la révolution prolétarienne et à rouvrir l'U.R.S.S. à l'exploitation capitaliste.

Il n'est ainsi pas un point sur lequel les dirigeants ouvriers soient restés fidèles à la tactique des 3 L. Leur héritage, leur enseignement et leur exemple vivent dans la seule IV^e Internationale, créée par Trotsky, leur collaborateur et leur égal, mort lui aussi au champ d'honneur de la révolution. Partout dans le monde elle lutte pour leur programme : la Révolution Proletarienne mondiale. Et malgré tout elle vaincra.

La Classe Ouvrière vit et lutte

BREST. — A la suite du mémorable départ des ouvriers pour l'Allemagne qui se transforma en manifestation monstre à la gare et dans Brest, les ouvriers de l' Arsenal ont obtenu, par la grève, l'annulation des nouvelles listes de départ. Magnifique résultat de l'action unie.

GENNEVILLIERS. — La victoire des ouvriers de Chausson et Chenard. — Depuis la loi de réquisition industrielle, le patronat tente une offensive générale contre les salaires. Depuis Août 1942, face à l'augmentation croissante du coût de la vie, une "prime de vie chère" de 450 fr. par mois avait été obtenue par les ouvriers des usines Chausson et Chenard & Walcker. Mais, depuis la loi de réquisition qui interdit aux ouvriers de changer d'entreprise, croyant sans doute les prolos paralysés par la crainte de la police et la perspective du départ en Allemagne, la direction de ces usines annonça la suppression de ladite prime.

Dans un élan unanime de protestation, les ouvriers débrayèrent, exigeant pour le moins le maintien de la prime. Des délégués ayant la confiance de leurs camarades allèrent à la direction qui tenta les manœuvres habituelles, se retranchant d'abord derrière un ordre allemand (c'était contre son gré, etc...). Devant cette attitude patronale, la grève continua malgré les mesures d'intimidation. Les contremaîtres passèrent dans les ateliers, interrogeant un à un les ouvriers pour faire la liste de ceux qui refusaient de reprendre le travail. Enfin, ils furent menacés d'une intervention des autorités allemandes. La grève se poursuivit, bien qu'à certains moments, dans certains ateliers, on ait pu craindre que les manœuvres de la direction ne réussissent. Cependant, dès qu'on apprenait qu'un atelier voisin tenait le coup, les hésitations cessaient.

Et au bout de deux jours de lutte, devant leur cohésion, leur courage, la direction capitula. Résultats : aucune sanction, maintien de la prime.

Les ouvriers de chez Chausson et Chenard ont donné un exemple de la volonté de lutte des travailleurs parisiens. Leur victoire prouve en outre que seule l'action de classe unie et organisée peut faire échec à l'offensive du capital contre les travailleurs.

VERS LA SEULE ISSUE

Tel un apprenti sorcier, le capitalisme international en lançant les peuples dans la guerre actuelle, a mis en branle des forces dont il n'est plus maître. Chacun des camps en présence s'est cru capable de remporter une victoire rapide sur l'adversaire : la réalité est venue réduire à néant les espoirs des uns et des autres, et aujourd'hui, devant les forces déchaînées dont ils ne peuvent plus venir à bout, les dominateurs du monde ne savent plus ou donner de la tête.

Le déclin de l'Axe est commencé

L'Allemagne, d'abord grisée par ses succès prodigieux, regarde l'avenir avec inquiétude. En Afrique du Nord, l'armée Rommel, après avoir menacé Alexandrie, est maintenant chassée de la Tripolitaine ; dans les Balkans, malgré les mesures draconiennes prises par l'état-major allemand, la lutte de partisans yougoslaves ne cesse nullement et le mécontentement prend des proportions inquiétantes en Roumanie, en Bulgarie, en Grèce. L'afflux d'ouvriers de tous pays, conduits contre leur volonté dans les bagnes industriels du Reich, accumulé à l'intérieur même de l'Allemagne des forces qui bientôt se retourneront contre l'armature du régime.

Sur le front russe, les armées soviétiques ont nettement amélioré leurs positions, détruisant les forces allemandes qui menaçaient Stalingrad, coupant la retraite à celles du Caucase, réoccupant un vaste territoire sur toute la longueur du front et dégageant l'énigme encerclée depuis de longs mois. On comprend que les discours de Goebbels aient changé de ton et envisagent presque sans détours la possibilité d'une lutte pour la défense du territoire allemand lui-même.

En Italie, le mécontentement croît et les manifestations de soldats ou de civils en faveur de la paix ne sont plus rares. Et le Japon, après ses premiers grands succès, piétinant ou reculant sur tous les fronts, se voit réduit à faire déclarer la guerre par Wang Ching Wei, le Laval chinois, pour avoir un succès à présenter au monde.

Dans le camp des Démocraties

Mais dans l'autre camp, les difficultés augmentent et deviennent de plus en plus inextricables.

A Londres vient de se constituer un "Conseil pour l'indépendance de l'Inde" qui groupe l'Independent Labour Party, plusieurs groupements ouvriers oppositionnels, parmi lesquels notre organisation sœur de Grande-Bretagne, et de nombreuses personnalités. Un ordre du jour de ce comité a recueilli 17 voix à la Chambre des Communes.

Nombreux sont les hommes politiques anglais qui manifestent leur inquiétude au sujet des lendemains de la guerre, même victorieuse. La revue *Twentieth Century* déclare que la sécurité de la Grande-Bretagne exige le morcellement, non seulement de l'Allemagne, mais de la Russie.

Aux Etats-Unis, c'est la revue *Fortune* qui s'évertue à échauffer des plans et chercher des solutions tirées par les cheveux pour organiser le monde de demain, et éviter la révolution bolchevique.

En U.R.S.S. même, malgré les succès militaires incontestables de ces derniers temps, la situation demeure critique. Les rations alimentaires, déjà faibles en pleine paix depuis 1929 (début du premier plan quinquennal), baissent de plus en plus.

D'après la presse américaine, les travailleurs de force n'ont plus droit qu'à 200 gr. de pain par jour ; un œuf coûte la valeur de 3 dollars et l'on voit, dans de nombreuses usines, les ouvriers quitter le travail plusieurs heures par jour pour aller chercher du ravitaillement. La politique stalinienne qui, depuis la mort de Lénine, a affaibli l'U.R.S.S. en abaissant les conditions de vie des masses au profit de la bureaucratie parasite et en renonçant à la propagande révolutionnaire dans les autres pays, est la première responsable de cet état de choses.

En France

En France, depuis la défaite de Juin 1940, la décomposition du régime marche à pas de géant. Malgré leurs efforts, les groupements fascistes n'arrivent à rien : la population, tant petite-bourgeoise qu'ouvrière et paysanne, reste sourde à leurs appels. Aussi assiste-t-on aux multiples regroupements et désagrégements de ces mouvements sans troupes : les chefsillons du P.P.F. s'accusent mutuellement de maux scandaleux, tandis que R.N.P. et Francistes essaient de se mettre d'accord, ce qui a le don de mécontenter l'aile gauche du R.N.P. et l'aile droite des Francistes. Marcel Déat essaie en vain d'intéresser l'opinion à un plan d'action gouvernementale qui ne fait pas oublier sa politique de soutien de Laval, qui a mécontenté ses propres troupes.

Certains réactionnaires français, se séparant du camp collaborationniste, s'imaginent avoir retrouvé pour la France l'occasion de reprendre une place importante dans le monde : elle serait destinée à réconcilier les adversaires en leur proposant, aux uns de laisser les mains libres à l'Allemagne en U.R.S.S. et aux autres de ne pas déranger les anglo-saxons en Extrême-Orient. Cette solution qui, en d'autres temps, aurait pu avoir quelque chance de succès, n'est pas à prendre au sérieux actuellement, alors que les impérialistes rivaux exaspérés ne veulent qu'une victoire complète. De plus, elle se heurterait à une lutte acérée pour la défense de l'U.R.S.S. des prolétaires du monde entier, y compris de ceux d'Angleterre qui, au travers de la guerre, font entendre leur voix avec plus en plus de force.

Il y a enfin, parmi les bourgeois français, ceux qui se sont rangés au côté de l'Angleterre et des Etats-Unis. Ceux-ci, suivant la date de leur ralliement, se divisent en gaullistes et en darlanistes. Alors que les premiers, adversaires de la collaboration depuis 1941, se rencontrent plutôt dans la petite bourgeoisie et même les masses populaires non stalinienne, les seconds, au contraire, sont des bourgeois déçus par la collaboration et désireux d'éviter le communisme en France plus encore que de lutter contre l'Allemagne. Il n'est pas étonnant que les premiers voient d'un mauvais œil les seconds prendant d'importance depuis l'arrivée des Américains en Afrique du Nord. L'assassinat de Darlan par un jeune gaulliste, de famille noble celui-là, est un témoignage de l'indignation suscitée par le passage dans le camp anglo-saxon de ceux qui ont été les principaux piliers de la collaboration. Comment un gaulliste sincère pourrait-il se ranger derrière Darlan, l'ex-homme de confiance de Pétain ? De plus, gaullistes et darlanistes expriment les contradictions et rivalités opposant l'Angleterre et les Etats-Unis.

Où mène la politique stalinienne

Devant ce désarroi, ces luttes de clan qui montrent à la face du monde une bourgeoisie désaxée, que ne pourrait faire un parti ouvrier puissant, sûr de sa ligne politique et de son but révolutionnaire ?

Or, tout nous montre que le Parti Communiste n'est pas celui-là. Certes, ses militants sont capables d'un dévouement magnifique et ont fait, plus d'une fois, trembler tant l'armée d'occupation que la police française. Mais travailler-il pour la révolution ?

A Londres, Fernand Grenier, ancien député du P.C. français, oient de déclarer officiellement que son parti reconnaissait de Gaulle comme le chef du gouvernement français. Ainsi, alors que la classe ouvrière est la seule qui actuellement, en France, agit, alors que le régime capitaliste croûle de toutes parts, empêtré dans des contradictions et des luttes sans issue, on voit le représentant du Parti Communiste se mettre aux ordres d'un général réactionnaire, dont la plate-forme nationaliste, colonialiste et antirévolutionnaire n'a rien à voir avec celle d'un parti ouvrier. Si l'alliance avec un tel général est admissible dans un but limité, on ne peut appeler que trahison le fait de combattre, non à côté de lui contre un ennemi commun et à un moment donné, mais de se placer sous sa direction. En agissant ainsi, les stalinistes préparent à la classe ouvrière les pires défaites, qui viendront s'ajouter demain à une liste déjà longue.

La seule voie

La seule voie pour le prolétariat, c'est la révolution. La révolution non contre l'Allemand, non contre l'exploité d'en face, mais contre le capitalisme. Si cette guerre se terminait par le triomphe d'un des deux camps impérialistes, l'écrasement des uns ou des autres serait fatalement suivi de son relèvement et préparerait pour vingt ou quarante ans plus tard une nouvelle tuerie. Il faut que cette guerre soit la dernière : il faut que la classe ouvrière prenne conscience de son rôle historique, qu'elle rompe avec la politique stalinienne qui la livre aujourd'hui pieds et poings liés aux impérialistes anglo-saxons, après l'avoir fait lutter en faveur du pacte germano-russe, qu'elle retrouve la tradition de la Commune de Paris, de la révolution russe d'octobre 1917 et de la révolution spartakiste allemande de 1918 et construise, pour la victoire, un puissant parti bolchevik-léniniste, sur les ruines du stalinisme qui ne l'a menée qu'à la défaite.

LA GUERRE QUI PAIE

Voici, d'après la presse allemande, quelques augmentations de capitaux dans l'industrie allemande. Ces chiffres, qui vont de 70 à 2.500 %, dépeignent bien la conjoncture de prospérité due à la guerre.

L'Europe est plongée dans la plus grande misère, des millions d'hommes sont tués et mutilés pour que les capitalistes puissent réaliser de tels bénéfices :

(en millions de RM.)	Capital primitif	Capital final	Augmentation %
Produits détersifs Henkel (Persil, etc.)	24	200	733
Tabacs Brinkmann	8	52	550
Alex. Wacker (Us ^{nes} Electrochim ^{ies} de Munich)	7,5	40	433
Harvester (Machines agricoles)	13,4	30	124
Dierig (Textiles)	3	20,40	580
Union Commerciale de la Margarine	5	30	500
Raffineries de Dessau (Sucre)	4	7,20	80
Noble et Thoerl (Graisses alimentaires)	5,10	10,20	100
Bahlse (Gâteaux secs)	3,60	7,20	100
Cuir Roser (Stuttgart)	3,50	7	100
Roth (Lames de rasoir)	2,86	9,15	220
Chaudières Strebelx	0,52	12	2.200
Fours à Coke Otto	3	5,1	70
Explosifs Lignose	3,10	7,75	150
Electro-Métallurgie Giuliani	2,10	10,40	400
Cabinet Immobilier Wacker (Munich)	0,90	17,10	1.800
Cabinet Immobilier Von Mayenbourg (Dresde)	0,50	13	2.500

Les deux derniers sont particulièrement significatifs. Les bénéfices formidables des marchands de biens fonciers sont un signe du mouvement de la propriété. La paysannerie est complètement ruinée par la guerre et les impôts écrasants, les paysans vendent leurs terres et leurs biens. Ce sont les profiteurs de guerre, à la recherche de placements solides, qui achètent.